

Extraits d'un article paru dans



le 20 décembre 2001

Essais
L'histoire juive a de l'avenir

(...) Esther Benbassa et Jean-Christophe Attias invitent à se déprendre de la «passion morbide» qui entoure la Shoah. (...)

Né d'une défaite, avec la destruction du Temple de Jérusalem en 70, le judaïsme, à travers exils, persécutions et renaissances, n'a jamais cessé d'être en crise. «Le bonheur, selon un dicton yiddish, sied à Israël comme un ruban rouge sur la crinière d'une haridelle...». Mais la crise a pour vertu de tuer ce qui veut mourir et de pousser ce qui n'attend que de naître. (...)

Esther Benbassa et Jean-Christophe Attias (...) ne se feront pas d'amis. D'aucuns, ici ou là, ont crié au scandale: tel a jugé «obscène» leur travail; tel autre, «hâtif»... Eux partagent leur vie, une commune passion pour l'Histoire, des travaux fournis et documentés sur le judaïsme et une même répugnance pour les préjugés, les tabous et les paniques de forteresse assiégée du judaïsme. Sous forme d'un dialogue ininterrompu (l'éditeur eût gagné à découper leur échange de chapitres et à insérer un index, tant la matière est riche), à la manière de certains vieux traités rabbiniques, ou socratiques, les deux chercheurs chahutent la quiétude (au moins intellectuelle ou spirituelle) dans laquelle se complaît, plus qu'il ne veut le reconnaître, le judaïsme contemporain.

Ici, la gageure, au demeurant, est réussie: balayer les siècles, scruter le présent et dégager des horizons qui n'apparaissent pas toujours aussi sombres que d'aucuns veulent le croire. De ce point de vue, cet ouvrage fait oeuvre utile pour qui, juif ou non, s'intéresse à ce judaïsme dont «certains milieux traditionalistes veulent fournir une image aplatie, anhistorique». Or le judaïsme est dans l'Histoire, il est histoire, «nourri de ses contacts» avec d'autres terres, d'autres peuples, d'autres sages. Autrement dit, «impur», parce que «l'ambiguïté est au coeur de la condition juive», le judaïsme demeurerait-il «en quête d'une recomposition de son unité». Unité certes revendiquée, mais jamais effective à l'aune des siècles.

Cette unité mythique, et certes «une identité imaginée est déjà une identité», reconnaissent les auteurs, n'en est pas moins traversée par toute sorte de cassures, de blessures: séfarades/ashkénazes, religieux/laïcs, sionistes/antisionistes, diaspora/Israël, etc., les motifs de brouille, voire de divorce, ne manquent pas. Les deux historiens

regardent cela avec la tranquille assurance de leur longue pratique: l'Histoire n'a pas pour objet de guérir les vapeurs existentielles mais de donner les armes de la connaissance. Du coup, sans être négligés, persécutions anciennes, antisémitisme récurrent, malheurs d'aujourd'hui se voient passés au crible d'un regard jamais condescendant, mais toujours aiguisé. C'est précisément là que leur traitement du génocide juif, qui fait plus ou moins scandale chez certains de leurs objecteurs, trouve sa pleine (et juste) expression. De quoi s'agit-il au juste? D'abord de quelque 20 pages sur un ensemble foisonnant, où le génocide est considéré à la fois avec pudeur et interrogation: «Il faut peut-être d'une façon ou d'une autre accepter de tenir ensemble ce qui est unique et ce qui est universel dans cet événement.» Mieux vaut donc revendiquer «la spécificité» plutôt que «l'unicité» de ce génocide. Et se méfier de «l'apitoiement généralisé, cette insistance éplorée et moralisatrice» de certains intellectuels non-juifs, leur «constante mise en avant du génocide».

Dans le «silence très bruyant», selon leur pertinente formule, qui entoure ce qu'on s'est habitué à nommer Shoah, mieux vaut se garder des discours «théologiques», voire christiques, en tout cas réducteurs: «Si l'on ne se réfugiait pas dans le souvenir du génocide, existerait-on encore comme juif?» La question, en effet, mérite d'être posée, tant il est vrai que, pour beaucoup, le Juif, ashkénaze comme séfarde, qui «n'a plus la Loi», qui «n'a plus la souffrance», «il ne lui reste plus que la mémoire de la souffrance». Or, martèlent les auteurs, «être juif, c'est aussi vivre dans une certaine éthique, avoir l'amour de la vie et pas la passion de la mort. C'est une passion morbide que ce culte de la mort dont on entoure le génocide. Et si cette passion de la mort ne devait pas beaucoup à cette autre "mort", mort d'un certain judaïsme, que vivent dans l'inquiétude tant de jeunes gens issus de parents, de grands-parents ou d'arrière-grands-parents pratiquants, et qui eux-mêmes ne le sont plus?» Religion certes, mais «sans Dieu, sans espérance». Un remède? Oui, «l'universalisation. Universaliser n'est pas oublier. C'est de l'excès de parole que découle l'oubli, la normalisation.»

On peut méditer ces mots, sans jeter l'anathème sur leurs auteurs, tant il est vrai que les Juifs n'ont jamais eu peur de la Parole. Ni de l'avenir, lorsqu'on songe à l'impérieuse et immédiate préoccupation des rescapés des camps de la mort: faire des enfants.

Jean-Luc ALLOUCHE